

Titre original :

True Story: Murder, memoir, mea culpa

Éditeur original : Harper Collins, 2005

© Michael Finkel, 2005

© Éditions Marchialy, 2026,

pour la traduction française

Rien que la vérité a été publié en français

pour la première fois par Buchet/Chastel

en 2006 sous le titre *Le Journaliste et le*

Meurtrier.

Les Éditions Marchialy,

une maison dirigée par

Clémence Billault

8, rue Léon-Jouhaux

75010 Paris

Editions-marchialy.fr

RIEN QUE LA VÉRITÉ

UN JOURNALISTE
EN QUÊTE
DE RÉDEMPTION
FACE AU MEURTRIER
QUI A USURPÉ
SON IDENTITÉ

MICHAEL
FINKEL

TRADUIT DE
L'ANGLAIS PAR
JULIE SIBONY

■ MARCHIALY ■

**DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS MARCHIALY**

Le Voleur d'art, traduit de l'anglais par Julie Sibony, 2024.

Michael Finkel est un auteur américain, ancien grand reporter au *New York Times*, fasciné par les personnalités obsessionnelles. Ses ouvrages *Le Dernier Ermite* (Lattès, 2017) et *Le Voleur d'art* (Marchialy, 2024) ont rencontré un immense succès. *Rien que la vérité* est son premier livre.

RIEN QUE LA VÉRITÉ

I	LES MENSONGES	15
II	LE MEXIQUE	59
III	L'AMOUR	135
IV	LA MORT	255
	ÉPILOGUE	363
	REMERCIEMENTS	369

Pour Jill

« La vérité réside entre soi et l'idée de soi ; une friction, fébrile, entre réalité et fiction. »

Alastair Reid, *Where Truth Lies*



LES MENSONGES

1

Ceci est une histoire vraie. Parfois – quasiment tout le temps – je préférerais que certaines parties ne le soient pas, pourtant tout est vrai. Deux raisons me poussent, dès ces premières lignes, à souligner la véracité de cette histoire. La première raison est celle-ci : quelques-unes des coïncidences relatées ici peuvent sembler tellement improbables que je tiens à préciser que tout, dans ce récit, a été rapporté fidèlement, du mieux que j'ai pu : chaque citation, chaque description, chaque détail a été collecté par mes soins, soit par observation directe, soit dans un entretien, une lettre, un rapport de police, ou encore une pièce produite devant un tribunal. Aucun nom n'a été modifié, aucun élément d'identification altéré. Tout ce dont je n'étais pas sûr, je l'ai volontairement exclu.

La deuxième raison est plus douloureuse à admettre. Si j'éprouve le besoin de faire une telle déclaration d'honnêteté, c'est que, à un moment de ma carrière de journaliste, j'ai été licencié d'un des postes les plus prestigieux dans le monde de la presse – grand reporter au *New York Times Magazine* – après avoir fait passer pour vraie une histoire qui n'était en fait qu'un mélange trompeur de réalité et de fiction.

J'ai été congédié mi-février 2002, peu de temps après avoir été démasqué. La semaine suivante, le 21 février, le *Times* rendit mon licenciement public dans une brève de

six paragraphes sous le titre « Note de la rédaction ». La dernière phrase de l'article annonçait que je ne travaillerais plus pour le *New York Times*; une phrase qui, je le craignais, sonnait le glas de ma carrière de journaliste.

On m'avait informé de la teneur de cette note quelques jours avant sa parution, et je me doutais que des réactions virulentes à mon égard s'ensuivraient. Lorsque quelqu'un pêche dans la communauté des journalistes, il est important pour la profession de prouver qu'elle peut être au moins aussi féroce envers les siens qu'elle l'est envers les autres. Je mis donc au point un plan pour me protéger. Une fois la note publiée, je me retirerais du monde dans une sorte d'hibernation temporaire: je ne répondrais plus au téléphone, je ne relèverais plus mon courrier, je ne consulterais plus mes e-mails. J'avais calculé qu'elle serait mise en ligne sur l'édition électronique du *Times* peu avant minuit le 20 février 2002. J'habite dans le Montana où il est deux heures de moins qu'à New York, j'avais donc décidé de commencer mon hibernation à 22 heures.

Moins de quatre-vingt-dix minutes avant l'heure limite, mon téléphone sonna. Je décrochai. C'était un journaliste de l'*Oregonian*, à Portland; il se présenta sous le nom de Matt Sabo. Il voulait parler à Michael Finkel du *New York Times*. Je pris une grande inspiration, m'armai de courage et répondis d'un ton résigné: « Bravo, félicitations. Vous êtes le premier à appeler.

— Je suis le premier? dit-il. Ça métonne.

— Si, si, vous êtes le premier. Je ne pensais pas recevoir de coup de fil avant demain, après la parution de l'article.

— Non, rectifia-t-il. Mon article ne paraîtra que dimanche.

— Non, il paraît demain, il est déjà sous presse.

— Mais je suis encore en train de l'écrire! Il ne peut pas paraître avant dimanche.

— De quoi parlez-vous? demandai-je.

- Et vous, de quoi parlez-vous ? me rétorqua-t-il.
- Je parle de la note de la rédaction. Ce n'est pas à ça que vous faites allusion ?
- Non, dit-il. Moi j'appelle pour les meurtres. »